

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

243-244 | 2022

Negative Ethics

Anne Muxel, *L'Autre à distance. Quand une pandémie touche à l'intime*

Sylvain Beck



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lhomme/44916>

DOI : [10.4000/lhomme.44916](https://doi.org/10.4000/lhomme.44916)

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 25 décembre 2022

Pagination : 263-265

ISBN : 978-2-7132-2921-3

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Sylvain Beck, « Anne Muxel, *L'Autre à distance. Quand une pandémie touche à l'intime* », *L'Homme* [En ligne], 243-244 | 2022, mis en ligne le 25 décembre 2022, consulté le 15 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/44916> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.44916>

Ce document a été généré automatiquement le 15 janvier 2023.

Tous droits réservés

Anne Muxel, *L'Autre à distance.* *Quand une pandémie touche à l'intime*

Sylvain Beck

RÉFÉRENCE

Anne Muxel, *L'Autre à distance. Quand une pandémie touche à l'intime*. Paris, Odile Jacob, 2021, 302 p., notes bibliogr.

- 1 Cet ouvrage se veut être une « chambre d'écho à plusieurs voix d'un vécu collectif de la pandémie » de Covid-19 (p. 11) et des répercussions que cette dernière a pu avoir sur la vie intime de chacun. Il procède ainsi d'une forme de catharsis en produisant un travail de mémoire à partir d'un précieux recueil d'informations, recensant les différentes étapes des restrictions sanitaires tout autant que les bouleversements qu'elles induisirent sur le quotidien durant cette période extraordinaire et traumatisante. Mais cet ouvrage offre davantage qu'une somme de connaissances sur l'intime, il soulève également plusieurs paradoxes méthodologiques et épistémologiques. Tout d'abord, la méthode employée par Anne Muxel interroge ce que nous avons l'habitude d'appeler un « terrain » en anthropologie sociale, dans la mesure où l'enquête se déroule à partir de « chez soi » et du moment vécu. Si le terrain dit « du proche » était déjà largement en usage avant la pandémie¹, il s'est ici encore rétréci en raison du confinement, réduit à une « enquête en chambre » où le recueil de données n'a pu se faire que par messagerie électronique et appels téléphoniques, ne donnant accès qu'à des discours au détriment de l'observation des pratiques. Cette proximité se retrouve également chez les enquêtés qui, faisant partie de l'entourage élargi de l'autrice, ne présentent pas forcément un profil socioculturel suffisamment diversifié². Ensuite, la temporalité de la situation d'enquête liée à un sujet d'actualité, concernant qui plus est la quasi-totalité des habitants de la planète, pose aussi la question de la difficulté à porter un regard distancié sur des événements en train de se faire. Mais la subjectivité de l'autrice est assumée ; elle justifie sa méthode par la nécessité qui s'est imposée à elle d'« essayer d'y voir plus clair dans le brouillage de nos affects, pour contrecarrer l'absence de visibilité

des conséquences » de cet événement incontrôlable (p. 19). Son point de vue est donc pragmatiste : face à une situation indéterminée, la réflexion collective est un outil d'enquête visant à la clarification dans une démarche compréhensive plutôt qu'explicative.

- 2 Puisant depuis longtemps dans les sphères de l'intime pour étayer ses travaux de recherches dans le champ de la sociologie politique³, Anne Muxel met ici encore en évidence à quel point le politique régit nos vies intimes, en replaçant les conséquences des mesures publiques, en l'occurrence sanitaires, au cœur des habitudes et des comportements individuels : accablante réalité que la population a éprouvée avec une intensité inégalée hors périodes de guerre. Elle montre ainsi avec rigueur en quoi des réponses politiques telles que les confinements, couvre-feux, gestes barrières et distanciation « sociale » ont pu toucher tous les domaines de l'existence : la famille, le travail, le couple, le rapport au temps et à l'espace, l'éducation, les apprentissages, les savoirs et la connaissance, la relation à soi et à l'autre, et enfin, le rapport au soin, à la santé et à la mort. Ce sont autant de pistes de recherches suivies dans les onze chapitres de cet ouvrage pour mesurer les inflexions et les ruptures, les permanences et les changements que la pandémie de coronavirus a induits pour les années à venir. Ce compte rendu abordera plus particulièrement trois de ces chapitres, ceux qui m'ont paru les plus significatifs d'un point de vue anthropologique : « Un nouveau rapport à l'espace et au temps » (chap. II), « Être soigné, mourir » (chap. X) et « Se rencontrer, s'aimer » (chap. III).
- 3 Dans le deuxième chapitre, Anne Muxel analyse l'impression de rétrécissement de l'espace et de dilatation du temps en période de confinement. Il s'agit d'une redéfinition des frontières de l'intime et de l'identité. L'ordinaire enfermé est vécu comme une expérience extraordinaire. On s'accorde des marges de liberté dans ce cadre contraint où il est interdit de circuler, que ce soit pour éviter les contrôles ou transgresser l'autorisation de sortie. La perception du temps, étiré par la répétition des jours, est altérée. Prendre le temps équivaut à prendre soin, de soi, de son intérieur, mais libère aussi l'ennui ou l'angoisse. Dans sa dimension anthropologique, la crise sanitaire interroge donc le rapport à soi et les façons d'habiter l'espace et le temps. Le confinement a troublé l'identité et la place de chacun dans la société. Les paramètres sociaux et économiques ont également été révélateurs de profondes inégalités. Aussi, qu'est-ce que le « chez soi » ? S'agit-il d'un espace de sécurité, de confort et de bien-être, ou bien d'un lieu de danger et de mal-être ? Lorsque ce besoin particulier d'espace à soi a été satisfait, la connexion avec les autres par les écrans a pu aider à conjurer l'absence et la séparation. Mais l'imprévisibilité de la situation n'a cessé de laisser un sentiment d'incertitude, comme un vertige existentiel qui nous a emportés sans savoir où nous allions, car la contrainte ultime de l'enfermement généralisé est désormais entrée dans le champ des possibles.
- 4 Dans le chapitre X, « Être soigné, mourir », Anne Muxel revient sur l'évolution de la fonction anthropologique de la mort. Face à nos sociétés contemporaines thanatophobes qui rêvent de l'éradiquer, la pandémie de Covid-19 a ramené la mort au centre des préoccupations collectives, notamment en mettant en évidence la vulnérabilité de notre système hospitalier : tri et isolement des malades, soins effectués à distance. Là encore, des différences territoriales ont révélé des inégalités sociales et économiques. Pourtant, cette mort omniprésente a été maintenue dans une mise à distance sous l'effet du déluge quantitatif de graphiques, courbes et autres taux de

variation permanents du nombre des décès anonymisant les victimes. Le rituel d'accompagnement lui-même a été empêché par les restrictions sanitaires et l'encombrement, ce qui restera, selon l'autrice, comme un traumatisme et un « choc anthropologique majeur » (p. 236), « une transgression venant [...] fracturer l'ordre de la vie même » (*Id.*). La mort, omniprésente donc symboliquement, a été déréalisée, désincarnée par son invisibilisation.

- 5 Dans un style plus littéraire, le chapitre XI « Se rencontrer, s'aimer » est introduit par la description d'une performance de l'artiste Marina Abramović, pionnière de l'art corporel, dans laquelle elle regarde dans les yeux chaque visiteur venant s'asseoir en face d'elle (p. 245)⁴. Pour Anne Muxel, cet exemple illustre la façon dont l'intensité et l'émotion par le regard permettent d'instaurer la présence à l'autre sans la réunion des corps. Il renvoie donc à la distanciation physique imposée en temps de pandémie, qui a bouleversé les frontières de l'intimité et les modes d'expression de l'altérité. Les témoignages recueillis par l'autrice montrent que l'inaccessibilité de l'intime a été renforcée par les peurs plus ou moins rationnelles liées au virus si bien qu'il a fallu s'adapter pour se rencontrer sans contact, s'embrasser sans risque, faire l'amour « sans arrière-pensées » (p. 248). S'il ressort que le baiser n'a pas disparu, la communion des corps amoureux n'a pas été favorisée par ce contexte anxigène et hygiéniste, entraînant une baisse de l'activité sexuelle corroborée par le recul des naissances. On a en outre assisté au développement d'une forme de numérisation de la sexualité pour que l'alchimie de la relation opère virtuellement, *via* les écrans (sites de rencontre, *sexting*, chats vidéo...). Aussi la rencontre en tant que fruit du hasard et de l'imprévu a-t-elle été hypothéquée par une gestion de l'intime bouleversant les cadres sociaux et affectifs qui la rendaient possible : « l'omniprésence et les diktats du principe de précaution [ont freiné] les élans » (p. 258).
- 6 Ce virus a donc ébranlé nos vies intimes et nos pratiques, il « nous a traqués dans tous les recoins de nos existences » (p. 260). Et Anne Muxel de conclure que la prise de conscience de notre vulnérabilité, voire de notre finitude, a entraîné une vision du « monde d'après » dominée par le pessimisme. L'enjeu écologique est devenu prioritaire : il apparaît désormais urgent de prendre soin de la planète et de ses écosystèmes, des populations, de ne plus surexploiter les ressources humaines et naturelles ni accélérer les rythmes de production, de repenser nos loisirs et leurs impacts. Cette quête de sens collective s'apparente à un point de bascule, mais également à une rupture générationnelle puisqu'il s'agit de réparer les dégâts des décennies d'un capitalisme outrancier. Par ailleurs, si on peut miser sur un « retour à l'intime aussi salvateur qu'une résilience collective » (p. 264), Anne Muxel constate une requalification de l'altérité : le goût pour l'aventure et l'attrait pour les rencontres fortuites ont été altérés. L'enfermement dans nos espaces domestiques et le rétrécissement de nos cercles de sociabilités peuvent faire craindre des formes de repli sur soi et de méfiance, mais ce rappel collectif de notre vulnérabilité peut aussi nous inviter à penser à l'existence et à la mort autrement, avec moins d'hyperindividualisation et davantage d'altruisme.

NOTES

1. Cf. Laura Nader, « Up the Anthropologist : Perspectives Gained from Studying Up », in Dell Hymes, ed., *Reinventing Anthropology*, New York, Random House, 1969 : 285-311. Je pourrais aussi citer Erving Goffman, *The Presentation of Self in Everyday Life*, Garden City, Doubleday, 1959, ou Marc Augé, *Un ethnologue dans le métro*, Paris, Hachette, 1986 (« Textes du XX^e siècle ») et *Une ethnologie de soi. Le temps sans âge*, Paris, Le Seuil, 2014 (« La Librairie du XXI^e siècle »). Ou encore : Nicolas Jounin, *Voyage de classes. Des étudiants de Seine-Saint-Denis enquêtent dans les beaux quartiers*, Paris, La Découverte, 2014 (« Cahiers libres ») ; Fabien Truong, *Jeunesses françaises. Bac+5 made in banlieue*, Paris, La Découverte, 2015 (« L'Envers des faits ») ; et, plus récemment, Benoît Coquard, *Ceux qui restent. Faire sa vie dans les campagnes en déclin*, Paris, La Découverte, 2019 (« L'Envers des faits »).

2. Dans l'avant-propos et dans une note, Anne Muxel indique qu'elle a ainsi recueilli 46 témoignages de 27 femmes et de 19 hommes âgés de 20 à 80 ans, invités par courriel à « écrire un texte suivant une consigne simple ». Son message a été envoyé de proche en proche pour obtenir des réponses par effet « boule de neige », dans différentes régions françaises et au-delà, sans davantage de précisions sur les lieux ou sur les origines sociales des répondants, si ce n'est qu'ils dépassaient « les sphères sociales habituelles dans lesquelles [elle] évolue ». Elle ajoute que les données et les analyses des journalistes ont également été « abondamment sollicité[e]s » pour nourrir son enquête.

3. Cf., parmi les nombreuses publications de cette autrice : « La politique a-t-elle sa place dans le couple ? », in Piero Ignazi & Dominique Reynié, eds, *La Vie politique. Pour Pascal Perrineau*, Paris, Presses de Sciences Po, 2021 (« Académique ») : 423-437 ; « L'expérience démocratique au prisme de l'intime », in Pascal Perrineau & Luc Rouban, eds, *La Démocratie de l'entre-soi*, Paris, Presses de Sciences Po, 2017 (« Académique ») : 103-118 ; « La politisation par l'intime : parler politique avec ses proches », *Revue française de science politique*, 2015, 65 : 541-562 ; Anne Muxel, ed., *La Vie privée des convictions. Politique, affectivité, intimité*, Paris, Presses de Sciences Po, 2014 (« Académique »).

4. Il s'agit d'une performance intitulée *The Artist Is Present* et réalisée au Museum of Modern Art de New York entre mars et mai 2010. Durant trois mois, Marina Abramović a ainsi rencontré 750 000 personnes, restant chaque jour sept heures et demie face à ses visiteurs, sans boire ni manger, et sans se lever.